PRIX DE L'ABONNEMENT.
Edition Quotidienne.

	Un An.	6 Mois.	3 Mois.	1 Mois.
POUR LES ETATS-UNIS....	$12.00	$6.00	$3.00	$1.00
POUR L'ETRANGER.....	$15.15	$7.55	$3.75	$1.30

Les abonnements se soldent invariablement d'avance.

Le Numéro Cinq Sous

PRIX DE L'ABONNEMENT.
Edition Hebdomadaire.

	Un An.	6 Mois.	4 mois.	3 Mois.
POUR LES ETATS-UNIS.....	$3.00	$1.50	$1.00	75 cts
POUR L'ETRANGER.....	$4.00	$2.05	$1.35	$1.05

Les abonnements datent du 1er et du 15 de chaque mois.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTERATURE. — PRO ARIS ET FOCIS — SCIENCES, ARTS.

BUREAUX : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 23 FEVRIER 1898. Fondé le 1er Septembre 1827.

W ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.
Bureaux : 323 rue de Chartres,
Entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office at New Orleans, as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES ET LOCATIONS, ETC., QUI SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR AUTRE PAGE.

LES ECRIVAINS

—ET LA—

JUSTICE

—

lieu du confortable fauteuil convcite depuis si longtemps l'obstination qu'on sait, nt d'offrir, à M. Zola, une infiniment moins recherchée fameux «banc d'infamie» pretend, pour la circonstan- etamorphoser en tribune.

ons tout de suite que, sous des itions diverses, plus d'un in illustre ou obscur l'y a déjà dé. La plume est une arme reuse qui blesse souvent non ment ceux contre qui on la , mais parfois aussi ceux-là s qui la manient. Ecrivains, alistes, polémistes, soyez pru-

—

liste est longue de ceux qui t maille à partir avec la jus- En tête, il faut placer celui- ut le plus grand, le plus in- able génie du siècle, l'au- de la «Légende des siècles», t aussi celui des «Châtiments» «Napoléon le Petit». Au mo- du plébiscite de 70, Victor crivit une brochure dont le tait en même temps un vo- «Non»! Les conclusions nt si violentes que l'auteur fut à la sixième chambre et amné par défaut.

vée est condamné à trois de prison et cinquante francs de pour un article paru «Correspondance adminis- Il venait de se marier: courtoisie de ne pas inter- re sa lune de miel; il lui est s de subir sa peine dans une n de santé.

crivain légitimiste à qui l'on les vaudevilles et des mélodra- stimés, Martainville, rédac- chef du «Drapeau blanc», ursuivi pour avoir traité le chal Brune de «brigand». a l'instance de la maréchale que l'insulteur est traduit stice. Il est acquitté, le tri- ayant décidé que la mort du chal faisait entrer dans l'his- les événements auxquels il té mêlé.

trefois et dans des temps au- t difficiles cet écrivain s'é- déjà tiré d'embarras dans une où sa tête était mise en pé- Homme de talent et d'à-pro- e fut un trait d'esprit qui le Cet épisode, bien des fois nté, n'a pas perdu de son inté-

artainville, fraudeur endurci, osé s'attaquer à l'institution Maximum» et fut traduit, e fait, devant le tribunal ré- onnaire. Il est appelé à la sous le nom de «de» Mar- ille. L'accusé repousse l'in- ux honneur qu'on veut lui

e ne suis pas noble, dit il: je ci pour être raccourci, non être allongé.

armi les littérateurs, qui eu- maille à partir avec la justice second Empire, nous cite-

de Montalembert, condamné mois de prison et 3,000 francs men- pour un article sur «les s au Parlement anglais». Le ment est motivé par cette con- ation que «l'article est écrit un esprit de dénigrement sys atique».

ontalembert ne subit pas sa l'Empereur le gracia.

lmond About vit sa brochure uestion romaine», saisie par orité et déférée aux tribu-

cherot fut appelé en police ctionnelle pour sa «Démocra- ou il traçait le plan du systè- le gouvernement qui avait ses rences. Il fut condamné à n d'emprisonnement et à une amende. La cour d'appel sit la peine corporelle à trois mais maintint la privation droits politiques prononcée en ière instance contre l'auteur. le Ollivier, qu'il avait choisi me défenseur, fut frappé de nsion par le président au s de sa plaidoirie.

revost-Paradol est condamné à un mois de prison pour sa brochure «Les anciens partis».

Une autre brochure, «Napoléon III et l'Empire», d'Emile de Girardin, est l'objet d'une saisie.

Mgr Dupanloup fait paraître, le 25 décembre 1859, sa «Lettre à un catholique». Le «Constitutionnel» répond en lui opposant une lettre d'un de ses prédécesseurs à l'évêché d'Orléans, Mgr Raillon. Mgr Dupanloup fouille dans les archives de l'évêché et publie des écrits de son prédécesseur.

Cette publication est déférée à la cour de Paris: le neveu de Mgr Raillon demande aux tribunaux la réparation de la diffamation dont la mémoire de son oncle a été atteinte

Mgr Dupanloup en sort indemne, les héritiers Raillon sont renvoyés des fins de la plainte.

—

Un autre procès de presse mérite une place à part, tellement l'issue en fut extraordinaire: à notre connaissance, les Annales judiciaires du Palais n'en présentent pas d'autre exemple.

C'était au moment de l'expédition en Espagne. Le «Courrier français» avait pris ouvertement parti contre cette campagne. D'autres griefs venaient s'y ajouter: il avait fait l'éloge de Carnot et critiqué avec une vivacité extrême l'attitude du curé de la Ferté-sous-Jouarre qui avait refusé de recevoir Manuel comme parrain.

Appelé à se disculper en justice contre ces diverses articulations, le «Courrier français» se défendit longuement sur tous les points. Les plaidoiries occupèrent quatre audiences.

Les débats terminés on attendit le prononcé du jugement.

Après délibération, le président Séguier, se tournant vers les défenseurs et le pulic, dit ces simples paroles:

—Il y a partage; l'audience est levée.

Etonnement, stupéfaction, agitation dans tout l'auditoire.

Il y avait incertitude sur les conséquences de cette décision. Y aurait-il lieu à revision? On sait que, en matière criminelle, en cas de partage, l'accusé est acquitté

Le journal ne fut pas inquiété et continua sa publication.

Paul-Louis Courier, l'écrivain satirique auquel notre littérature doit plus d'un âpre et verveux pamphlet, fut poursuivi en 1821 pour la publication d'une brochure intitulée le «Simple discours», où il combat avec virulence le projet de donner Chambord au duc de Bordeaux. Condamné à deux mois de prison et 200 francs d'amende, Paul Louis Courier riposta en rendant compte du procès dans un nouveau pamphlet beaucoup plus amer et beaucoup plus véhément que le premier. Coïncidence curieuse, il subit sa peine à Sainte-Pélagie, en compagnie de Béranger, dont la popularité n'avait pas atteint encore son apogée et que Courier dans sa correspondance désigne par cette périphrase: «L'homme qui fait de jolies chansons!»

Et c'était en effet pour ces chansons mêmes que le poète était poursuivi:

Quittez la lyre, ô ma muse,
Et déchiffrez ce mandat.
Vous voyez qu'on vous accuse
De plusieurs crimes d'Etat.
Pour un interrogatoire
Au palais comparaissons.

Plus de chansons pour la gloire!
Pour l'amour, plus de chansons!
Suivez-moi!
C'est la loi!
Suivez-moi de par le roi!

Le chansonnier, défendu avec éloquence et avec esprit par Me Dupin, fut pourtant condamné à trois mois d'emprisonnement et 500 fr. d'amende.

Faut-il rappeler ici les noms les plus récents d'écrivains contemporains qui connurent les sévérités de la loi: Rochefort, Drumont, Descaves, pour ce livre de «Sous-Offs», qui souleva tant de protestations à l'époque, et enfin, lors des procès anarchistes, Jean Grave, Cohen et Fénéon, compagnon dilettante.

—

Les curiosités de la justice sont dangereuses pour les écrivains qu'elle distingue et ceux-ci se passeraient volontiers d'un tel honneur!....

Qui ne sait que Flaubert fut poursuivi pour ce livre, qui fut peut-être son chef-d'œuvre, «Mme Bovary», publiée d'abord par la «Revue de Paris». Défendu habilement par Me Sénard. Flaubert fut acquitté par les jurés.

Plus récemment et sous la même accusation, le jury de la Seine vit défiler tour à tour des romanciers, auteurs d'ouvrages un peu trop «corsés», tels que Jean Richepin, pour la «Chanson des Gueux»; Paul Bonnetain, pour «Charlot s'amuse»; Paul Adam, pour «Chair molle», etc., etc.

Comme on le voit, M. Zola ne sera pas le premier romancier, qui aura comparu devant le jury.

Un Malheur est vite arrivé.

(CONTE INÉDIT)

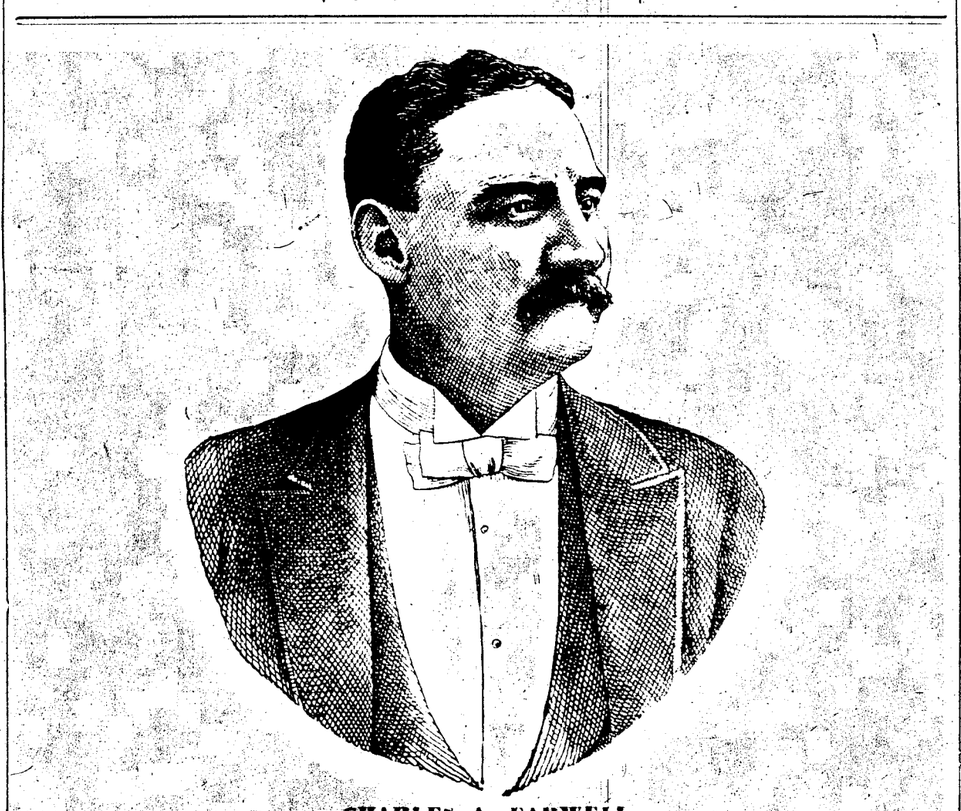
—

Ce conte dont nous avions annoncé la publication pour dimanche dernier n'a pu paraître dans nos colonnes avant ce jour, faute de place.

Le colonel marquis de Treney a fait toute sa carrière en Afrique, après l'avoir commencée autour de Metz, d'où il rapporta son deuxième galon. Mais, le jour où il apprit qu'on donnait à un autre cette brigade de Tlemcen qu'il rêvait pour lui même depuis quinze ans, sa démission partit pour le Ministère.

Depuis un an, le marquis boudait dans sa vieille tour féodale des bords de la Cure. Ses voisins ne demandaient qu'à lui faire fête; il répondait à leurs avances d'un ton bourru:

—Qu'irais-je faire dans le monde civilisé? Ne suis-je pas un homme fini, puisqu'on ne me trouve pas bon pour commander



CHARLES A. FARWELL,
Roi.

deux régiments? D'ailleurs, à force de vivre au bord du désert, j'ai désappris l'art de parler aux femmes.

Plus d'une voisine eût consenti à lui faire repasser son Manuel de Conversation; mais il s'obstinait dans sa retraite et, sans doute, il y serait encore sans le hasard d'une rencontre, certain jour qu'il allait du côté de Mâcon pour voir un cheval.

Deux femmes, la mère et la fille, occupaient déjà le compartiment où un employé le jeta, lui et sa valise, leur beauté, leur distinction rare, leur toilettes de bon goût infaillible ne pouvaient manquer de trouver grâce, même aux yeux d'un Africain endurci. Toutefois, cet Africain étant assez frileux, s'aperçut bientôt que les deux dames gardaient baissée la glace de leur portière. Allant au fait avec sa décision de vieux sabreur d'Arabes:

—Madame, commença-t-il en saluant, je vois que vous aimez le grand air.

Un peu surprises, les deux voyageuses quittèrent des yeux leurs livres. Avec une imperceptible nuance de moquerie, la plus âgée demanda:

—Vous avez peut-être peur de vous enrhumer, monsieur?

—Je n'ai peur que d'une chose, madame: c'est de vous déplaire. Si j'étais à l'abri de toute crainte sur ce point, je vous exposerais humblement que voici mon premier hiver dans un climat du Nord, depuis bien des années.

—Je n'avais jamais entendu dire que la Bourgogne fût un climat du Nord, fit la dame.

A moins qu'on ne soit Brésilien....

—On peut être frileux sans être Brésilien. A ce compte là, madame, vous seriez Laponne. Mais—les yeux de Treney saluèrent, comme son épée jadis,— il est vraiment impossible de s'y tromper.

La jeune fille déposa son livre, sur un signe de sa mère, pour lever la glace. Treney voulut éviter cette peine à sa voisine; mais il arrivait trop tard. Cependant le mouvement qu'il venait de faire lui permit de lire deux mots au crayon sur la couverture du livre. Il se rassit, ferma les yeux pendant trois secondes, parut chercher un souvenir dans sa mémoire; puis de nouveau, il étudia le visage de la femme placée en face de lui. Sans laisser voir la découverte qu'il venait de faire:

—Mille grâce, mademoiselle, dit-il tranquillement. J'espère n'avoir pas imposé un sacrifice à madame votre mère.

—Il faut bien faire quelque chose pour ses compagnons de route, répliqua celle-ci.

—Surtout, appuya Treney, pour un compagnon de route qu'on a fait pour épouser.

La surprise agrandit encore les yeux de la dame, qui n'était pas petits naturellement. Elle répondit d'un ton plus sec:

—Monsieur, je n'ai jamais *failli* épouser personne que je sache; et vous m'obligerez de vous en tenir aux généralités.

—Fort bien. Nous dirons donc alors, d'une façon générale, que chacun de nous, dans le cours de son existence, a *failli* subir des catastrophes qu'il n'a pas soupçonnées. Si ma pauvre vieille cousine de Macornay vivait encore, elle vous raconterait le danger que vous courûtes un jour

—Vous connaissez la chanoinesse de Macornay?

—Pas beaucoup. Elle vivait à Poitiers, qui n'est pas près de la Bourgogne. C'était une bonne et sainte créature. Toutefois, elle avait des idées saugrenues: celle, entre autres de vouloir marier un homme que le seul mot de mariage faisait fuir.

—D'après cela, il me semble que le danger dont vous parliez tout à l'heur n'a jamais été grand pour....personne?

—Attendez. A une époque, je crus sentir en moi les qualités d'un excellent mari. Je venais d'être fort malade, et croyais avoir un poumon atteint. Ce fut alors que ma vieille cousine eut la folie de vouloir me faire épouser Laure de Cramans.

—Vous savez mon nom! Je suppose que vous aller décliner le vôtre, maintenant.

—Pas si sot! Le monde est plein de méchants. Une bonne âme se trouverait pour vous dire: "Brûlez un cierge à votre sainte patronne. Vous auriez eu un mari déplorable!"

—Ma patronne m'a préservée —ou je perds la mémoire—d'une rencontre avec vous. Peut-être qu'elle aurait eu le crédit de me sauver, même si je vous avais vu.

—Selon toute apparence. Mais un malheur est si vite arrivé!

—Permettez-moi de vous dire que j'ai échappé à plus d'un malheur de ce genre.

—Et! je le sais bien. Vous avez refusé les partis par douzaines. Voilà pourquoi ma bonne cousine fut inexcusable. Mais, comme elle est morte, je lui pardonne de m'avoir fait faire un long voyage pour rien.

—"Pour rien" n'est pas poli. Car je pense bien qu'au moins vous m'avez vue?

—Pas même cela. Je n'ai vu que votre photographie. En vous regardant aujourd'hui, je pense qu'on calomnie le Temps. Il n'enlève pas toujours la beauté: parfois, il la complète.

—Merci, monsieur, répondit la voyageuse. A mon âge, on recommence à goûter la flatterie. Toutefois, j'avoue que le récit de votre voyage m'intéressera plus que tout le reste, en ce moment.

—Hélas! vous allez être déçue. Mon voyage fut court. J'arrivai chez la chanoinesse, qui débuta par vous exhiber en effigie. C'était assez pour me faire déjà prévoir de nombreux rivaux. Le soir, vous deviez venir à un dîner dont ma cousine et moi faisions partie. Un léger accident de chasse, qui vous était survenu dans la journée, vous retint à la maison. Naturellement, il ne fut question que de l'absente pendant toute la durée du repas.

—Et, au dessert, le neveu de mademoiselle votre tante courut faire ses malles? On est donc bien méchant à Poitiers!

—Ah! oui, certes, on fut sans miséricode... pour mes faibles espérances. On vanta votre beauté; on compta votre fortune; on cita vos traits d'esprit, vos actes de bonté, vos talents. Et, pour finir, on affirma qu'un certain duc recherchait votre main, sans beaucoup de chances. Me voyez-vous, moi, simple gentilhomme à lièvres, posant ma candidature? Je tremblais de peur qu'une des vingt personnes présentes ne supçonnât que j'avais affronté douze heures de chemin de fer dans le but de conquérir la superbe Laure de Cramans. Et vous croyez que je vais vous dire le nom du héros de cette histoire ridicule?

—Votre histoire deviendrait amusante si vous pouviez me donner vos impressions d'alors sur ma personne. La chanoinesse aurait dû insister.

"Tantôt, me proposa-t-elle, je pourrrais aller faire une visite aux Cramans: rien ne serait plus naturel que de vous y voir avec moi." — "Oui, répondis-je. Et rien ne serait plus naturel que de me voir retourner en Bourgogne amoureux — et malheureux!" Le soir même, je roulais vers l'Est.

—Vous êtes prudent, monsieur!

—J'ai eu l'honneur de vous exposer qu'à cette époque je me croyais poitrinaire. N'empêche que j'ai toujours la photographie de Laure de Cramans. Je l'ai volée à ma cousine.

J'aime à croire qu'elle a disparu depuis longtemps?

—Cela ne vous regarde plus: vous êtes mariée. C'est l'affaire de monsieur d'Ollencourt.

—Oh! fit la belle Laure dont le visage devint plus sérieux, vous connaissez même le nom de mon mari?

—Seulement comme on connait le nom de Sancy: à cause du fameux diamant. Je ne suis jamais retourné en Poitou. Bien mieux, j'ai passé ma vie hors de France.

—Me voilà préparée à vous entendre dire que vous avez voyagé pour m'oublier.

—J'étais soldat, madame. J'ai même failli être général, de plus près que je n'ai failli vous épouser. En somme, j'ai failli être heureux: c'est le resumé de ma vie.

—Sauf le chapitre des consolations.

—C'est un chapitre que je n'ai pas eu le temps d'écrire, quand j'aurais pu l'écrire sur du vélin. Aujourd'hui, l'âge me condamnerait au papier d'office. D'ailleurs, maintenant que je vous ai rencontrée, pour vous perdre aussitôt, je suis décidé plus que jamais à fermer le livre.

Laure tendit la main à Treney.

—Dites-moi votre nom, pria-t-elle de nouveau.

—Un chevalier vaincu ne relève pas sa visière. Quant à ma devise, la voici.

Probablement que la devise était un peu longue, car les lèvres du marquis s'attardèrent sur les doigts blancs et parfumés qu'elles effleuraient. En ce moment le train s'arrêta.

—Mon Dieu! fit Treney. Déjà Mâcon! J'oublie tout!

Il réunit ses paquets à la hâte et sortit du wagon. Laure montrait à la portière sa tête charmante. Le marquis la regardait, comme on regarde un tableau rare dont il faut s'arracher.

Quand les roues commencèrent à se mouvoir; il quitta le marchepied, en disant:

—Je ne croyais pas si bien prophétiser, quelques minutes plus tôt: les malheurs arrivent vite!

Quand les deux voyageurs furent de nouveau seules, Mlle d'Ollencourt eut cette réflexion quelque peu mélancolique:

—Les jeunes gens d'aujourd'hui devraient bien ressembler à ce monsieur!

—Tu n'es pas dégoûtée! fit la mère en prenant son livre, qui tomba bientôt sur ses genoux.

Le lendemain elle était à Nice et, ses malles à peine déballées, expédiait deux lettres: une pour Poitiers, une pour Paris. La première demandait qu'on s'attachât à découvrir le nom d'un parent que la chanoinesse de Macornay possédait en Bourgogne. La seconde priait qu'on recherchât au Ministère le nom d'un homme à cheveux blancs, à moustache blonde, encore jeune de visage et élégant de taille, qui avait servi beaucoup hors de France et "avait failli" devenir général. Mme d'Ollencourt passa un hiver assez tranquille, fuyant les connaissances nouvelles, ce qui était, d'ailleurs, son habitude. Aussi, l'on éprouva quelque surprise de voir qu'elle se liait fort avec un vieux ménage du Morvan, venu pour chercher le soleil, et non le plaisir.

Quant à Treney, il vécut, plus que jamais, comme un ours. Un voisin de campagne l'ennuya beaucoup en lui faisant porter ce billet, sur la fin de l'hiver:

"Mon brave Odon, nous sommes revenus et irons vous voir tantôt, ma femme et moi. Vous comprenez que deux vieux de notre espèce ne vont pas chez un jeune homme sans motif sérieux. Le motif, c'est votre tour du XVe siècle. Nous voulons la faire voir à deux amies que vous ne connaissez pas. A dire le vrai ce sont des amies plutôt neuves: nous les avons cueillies cet hiver à Nice. Mais elles sont charmantes.

"Comme un célibataire n'a pas toujours une tasse de thé et une galette chaude à commandement j'ai cru vous obliger en vous faisant signe. A cet après-midi; époussetez votre tour: les visiteuses en valent la peine".

Treney répondit poliment; au fond, cette descente de touristes l'ennuyait. Néanmoins, il était à son poste quand un landau parut au pied du raidillon. En s'appuyant sur son bras pour descendre de voiture, la belle Laure lui fit ce mensonge, contredit par un sourire où se lisait une fort agréable vérité:

—Comprenez-vous mon étonnement, quand j'ai appris, il y a une heure, le nom du propriétaire de cette merveille?

Odon semblait hors d'état de rien comprendre. Mais il trouva la meilleure réponse à faire. Tandis que le vieux ménage montrait "la vue" à Mademoiselle d'Ollencourt, il conduisait sa mère au salon. Une photographie, retirée depuis quatre mois d'un certain tiroir occupait la place d'honneur. Odon la désigna sans parler, d'un geste qui disait bien des choses

—Bon! fit la visiteuse. vous avez soigné la mise en scène; et votre surprise est d'aussi bon aloi que la mienne. Vous aviez appris que j'allais venir?

—La preuve que je n'avais aucun soupçon, répondit Treney, c'est qu'il n'y a pas même une fleur dans ma vieille baraque. Ah! si j'avais su que c'était vous, *vous*, qui alliez venir!...

—N'empêche, dit-elle, voulant cacher sa propre émotion, que je suis fort mécontente. Que doit imaginer le monde, en voyant mon portrait chez un colonel de Chasseurs d'Afrique? On est si méchant pour une pauvre veuve!

Odon redressa toute sa taille, comme s'il venait de recevoir un choc.

—Vous êtes veuve!... s'écria-t-il d'une voix étouffée.

Les autres visiteurs entraient au salon. Jusqu'au départ, Tréney fut silencieux, au point que son vieux voisin se crut obligé de dire, en manière d'excuse:

—Belle dame, le sauvage que vous voyez fut le plus charmant des hommes. C'est bien dommage qu'il ait quitté sa carrière! L'oisiveté l'alourdit. Je l'ai entendu vingt fois prétendre qu'il ne sait plus parler aux femmes: par ma foi, il a raison!

Mademoiselle d'Ollencourt jeta un regard très drôle sur sa mère: mais elle ne raconta point que ce sauvage parlait assez bien en wagon.

Aux dernières nouvelles, le marquis se trouvait en Poitou; c'est sa troisième visite, sans compter celle — beaucoup plus courte—qu'il y fit quand il se croyait poitrinaire. Il disait l'autre jour à une belle veuve qui lui rappelait malicieusement son horreur passée pour le mariage:

—Cette fois les deux poumons sont pris. Voilà ce qu'on gagne à monter dans un wagon dont la glace est ouverte.

—Ne l'ai-je pas fermée aussitôt?

—Oui; mais je vous le disais: un malheur est vite arrivé!

—J'en sais quelque chose! fit Madame d'Ollencourt avec un grand soupir.

Et l'heureux Treney, à cette réponse, *ne faillit pas* serrer sur son cœur la future marquise.

LEON DE TINSEAU.

ZOLA.

—

Tout est compréhensible.
Mais, à coup sur, Zola
Et un Cochon sensible.
Voyez plutôt cela:

Le Juif, Sémite étrange,
Repousse avec dédain
Le cochon et n'en mange
Jamais, même en boudin.

Car le cochon difforme
Est vil comme animal,
Impur, ayant la forme
De tout vice et tout mal.

Il est lépreux, immonde,
Ainsi qu'il est écrit,
Et partout, dans le monde,
Il doit être proscrit.

Zola pourtant, qu'on nomme
Un Cochon triomphant,
Se montre galant homme
Pour le Juif, qu'il défend.

Qui sait? Le Juif lui-même,
Ayant bon appétit,
Permettra bien qu'on aime
Le cochon bien roti.

Qui sait? Demain peut être,
En mangeant du jambon
Avec Zola le maître,
Le Juif dira: C'est bon.